

Dites-nous comment survivre à notre folie

Kenzaburô Ôé et la poésie

- *Votre dernier roman s'achève sur le mot « réjouis-toi ». Quelle joie évoquez-vous ?*

- Cette expression est tirée d'un poème de William Yeats. Elle est prononcée par mon héros, habité par la souffrance et le tourment. Je voudrais terminer ma vie sur cette injonction. (...)

- **Dites-nous Comment survivre à notre folie ? est le titre de l'un de vos romans. Avez-vous une réponse ?**

- Ce titre est tiré d'un poème de [Wystan Hugh Auden](#). Mon rôle est de poser la question, pas de donner la réponse. Vivre dans sa folie est le seul moyen pour survivre. Tel l'arbre qui tente de pousser en perçant la toiture d'une maison, nous grandissons la tête coincée contre un toit qui nous empêche d'atteindre le ciel. Je terminerai ma vie ainsi, sans renoncer à cette injonction que nous évoquions précédemment : "Réjouis-toi "

(*Le Monde*, 16 octobre 1994)

RÉFLEXIONS SUR LA TRADUCTION ET LA CITATION DE POÈMES

Je voudrais faire un petit détour dans notre conversation pour parler avec vous de la citation, essentiellement de poètes anglais traduits en japonais, dans vos romans. Il me semble que ce genre de citation prend vraiment une place importante dans vos textes à partir de 1966, avec Dites-nous comment survivre à notre folie (Warera no kyôki wo ikinobiru michi wo oshieyo). Vous avez vous-même expliqué pourquoi la citation de poèmes traduits en japonais est essentielle dans vos romans :

« La poésie est une chose que, comme une épine, le romancier que je suis sent piquée dans sa chair, son esprit. C'est une épine brûlante. Au quotidien, ma chair, mon esprit, prennent appui sur cette masse poétique profondément enfouie en moi, mais pour écrire un roman, c'est avec ma propre langue romanesque qu'ils tentent de faire face à cette épine enfeu. Le travail d'écriture du roman, c'est de tenter de saisir cette épine intérieure par le biais de la langue romanesque qui doit être extérieure. (...) Pour être plus précis, je dois différencier deux sortes d'épines brûlantes au fond de moi. La première, c'est la poésie de Blake ou de Wystan Hugh Auden, dans sa traduction par Fukase Motohiro notamment. C'est la poésie qui, au moment de la mort de ma chair, de mon esprit, devrait être ce qui me soutiendra le plus. Mais tant que je suis vivant, elle reste l'épine qui, à l'intérieur du romancier que je suis, ne cesse de brûler. La seconde est une épine qui s'est développée à l'intérieur de moi-même mais, comme j'en ai déjà fait l'aveu, n'ayant pas moi-même de compétence pour l'expression poétique, elle ne s'est pas muée en poésie et, tel du coke mouillé, c'est une pseudo-poésie qui ne cesse de se consumer sans produire de flamme. C'est pour tenter de les saisir toutes deux que j'ai utilisé et expérimenté toutes sortes de modes d'expression romanesques. »

(Ôé Kenzaburô, *l'écrivain par lui-même : entretiens avec Mariko Ozaki*, éditions Philippe Picquier, 2014, p. 199-200)